

La Dogmatique de Karl Barth en traduction française

On dit que notre siècle pressé est incapable d'un effort soutenu. Il est pourtant des œuvres qui donnent un démenti formel à ce jugement. N'avons-nous pas vu paraître la vingtaine de volumes que comptent les *Hommes de bonne volonté*, de Jules Romains, et les dix volumes des *Thibault*, de Roger Martin-du-Gard ? Et dans un autre domaine, la construction du bathyscaphe d'Auguste Piccard ne représente-t-elle pas des prodiges de patience ? Or, voici que la théologie, elle aussi, et dans notre pays, a vu apparaître un explorateur de grande classe ; le lecteur de langue française peut aujourd'hui s'en rendre compte en ouvrant les deux premiers « cahiers » de la Dogmatique de Karl Barth, parus cette année en traduction ; qu'il s'agisse là d'un « registre de longue durée », on le réalise d'autant mieux en constatant que les pages que nous avons entre les mains appartiennent encore aux « Prolégomènes », à l'avant-propos de cet ouvrage magistral. Nous nous réservons dans un prochain article de revenir sur le contenu de ce préluce, capital pour la compréhension de la méthode barthienne. Bornons-nous à saluer pour l'instant la belle audace des éditeurs et du traducteur grâce auxquels cette publication a commencé à voir le jour et arrêtons-nous un peu devant cet événement théologique 1953.

Simplicité évangélique et complexité théologique

A vrai dire, et malgré les analogies que j'indiquais plus haut avec des romans ou des ouvrages scientifiques contemporains, je crains fort que la réaction du protestant moyen en face d'une telle entreprise ne soit la suivante : Qu'est-ce qu'une dogmatique peut bien ajouter à la Bible ? Quel rapport peut-il bien y avoir entre la simplicité de Jésus de Nazareth et ce monument en vingt volumes ? C'est poser la question de la théologie elle-même, tout autant que de la théologie barthienne. Pour s'en tenir à cette dernière, remarquons seulement que, quoi qu'il en paraisse, sa visée essentielle est bien de ramener le travail théologique à la simplicité de sa tâche unique : servir à la proclamation de l'Evangile de Dieu. Barth a souvent, dans le passé, convié les théologiens — et l'Eglise avec eux — à « revenir à leurs moutons », au lieu de courir après mille et une activités. Mais s'il est vrai que la tâche de l'Eglise consiste « simplement » à amener toute pensée captive à l'obéissance du Christ, quel combat une telle vocation n'implique-t-elle pas pour quiconque veut y être fidèle ? Pense-t-on donc que le témoignage de l'Eglise puisse consister à répéter, dans les mêmes termes, le témoignage biblique ? Comme si la transmission de l'Evangile d'un peuple à un autre, d'un siècle à un autre, ne posait pas immédiatement des problèmes aigus et complexes ! Paul en a su quelque chose dans son apostolat, et c'est ce qui l'a contraint à faire de la théologie dans ses lettres. Plus tard, un Origène, un Augustin, puis les scholastiques du moyen âge ont compris la nécessité d'une confrontation systématique de la foi chrétienne avec les grands courants de la pensée hellénique dont leur époque était nourrie. La Réforme, il est vrai, a rompu avec ce que Calvin appelait « la sophistérie tant embrouillée, tant mêlée, tant pleine de détours et tant entortillée » des docteurs de l'école, mais cette rupture n'avait pas pour but de légitimer un indifférentisme paresseux à l'égard des problèmes que pose à chaque époque le choc de l'Evangile éternel. Il est salutaire que Karl Barth nous ait engagés à nouveau à chercher pour notre temps quelle devait être l'expression d'une pensée qui se veut à la fois

fidèle aux positions essentielles de la Réforme et par ailleurs consciente des problèmes et tendances que l'évolution du protestantisme et celle du catholicisme ont fait venir au jour au cours de ces derniers siècles. Si donc la « Dogmatique » a pris une telle ampleur, c'est que son auteur a tenté d'examiner à la racine les conditions auxquelles le message de l'Eglise peut et doit satisfaire aujourd'hui et les tentations qui la menacent avec tout ce que cela suppose de confrontation patiente avec l'héritage reçu du XIX^e siècle et aussi avec la grande tradition théologique inaugurée par les Pères de l'Eglise. Et ce n'est pas un des moindres intérêts de cette œuvre que de mettre le lecteur en contact avec tant de voix du passé et du présent, dont les citations nourrissent notre réflexion, et que de précieux lexiques permettront de retrouver sans trop de peine ; ne serait-ce donc qu'à titre d'encyclopédie, la Dogmatique de Barth sera désormais un précieux instrument de travail.

L'objectivité barthienne

Il ne s'agit point pourtant d'une sorte de récapitulation sereine et impartiale... on s'en doute si l'on a un jour ou l'autre rencontré Barth ou le moindre de ses écrits ! Les auteurs cités sont là comme des témoins engagés dans un vaste procès où le dogmaticien questionne et s'engage lui-même avec vigueur... ou se recuse avec humour. D'aucuns en sont déconcertés. Ce style de pensée si personnel ne correspond pas à l'idée qu'ils se font de la recherche intellectuelle. Tel auditeur sortant d'un séminaire de Barth résumait son sentiment en disant : « Dans tout cela, ce qui est bon n'est pas nouveau et ce qui est nouveau n'est pas bon. » Laissons de côté pour l'instant la fin de cet aphorisme, pour n'en retenir que les premiers mots. La pensée du professeur bâlois, dans ce qu'elle a de plus valable ne serait pas nouvelle ? En un sens bien sûr, ce sage avait raison. Mais on a dit cela de bien d'autres, de Luther par exemple. On a montré, preuves en main, que sa prétendue découverte n'en était pas une ; que le moyen âge n'avait pas ignoré, au point où le réformateur le laisse entendre, le salut par la grâce, la justification par la foi ; que si le docteur de Wittenberg avait mieux connu la tradition théologique dans son ensemble et n'avait pas été si dépendant d'une école particulière, il n'aurait pas vécu l'inquiétude qui l'a tourmenté, ni la soudaineté de sa « trouvaille ». Et après ? Peut-on expliquer par là l'explosion que le message de Luther a produite à travers la chrétienté ? Ne faut-il pas reconnaître qu'il y a des moments où une vérité fondamentale a beau être théoriquement enseignée, elle est en fait méconnue, contredite par la méthode de réflexion de ceux qui la conservent, reléguée en outre par la plupart dans le musée des respectables détroits, tandis que, soudain, un homme la rencontre et en est saisi, en saisit à son tour ses contemporains et la dit de telle manière que, de morte, elle devient bouleversante et salubre. Voilà le secret de Luther ; c'est aussi celui de Barth.

Dira-t-on que tout cela n'est guère scientifique ? Que toute science veut de celui qui la pratique une méthodique objectivité ? Un des

services majeurs que la pensée de Barth nous a rendu me paraît résider précisément dans la révision de cette notion d'objectivité. La dogmatique, en effet, pour lui, est bien une science et doit, par conséquent, obéir à cette exigence d'objectivité. Mais l'objet auquel le théologien doit sa fidélité n'est autre que la prédication chrétienne elle-même, à laquelle est attachée la promesse de connaître et de transmettre la Révélation de Dieu ; cet objet est donc une action, un événement, une attente ; le message de Dieu, en effet, n'est pas propriétaire de la Parole de Dieu, mais en témoigne dans l'espérance que Dieu se servira de ce témoignage. La dogmatique qui, sans cesse à nouveau, est appelée à réfléchir sur le contenu de ce témoignage, à en éprouver la vérité, a ainsi pour objet un fait dynamique, et elle ne peut exister par conséquent elle-même autrement que dans un mouvement, une décision, un engagement, hors duquel elle trahit sa mission, et n'est précisément ni scientifique ni objective.

La hardiesse avec laquelle Barth ose questionner, affirmer et nier, la franchise avec laquelle il appelle un chat un chat, le défi que constituent les quelques milliers de pages de sa dogmatique, tout cela ne doit pas être compris comme une logomachie présomptueuse, mais au contraire comme la fidélité d'un homme à un métier qu'il assume jusqu'au bout. Cette rigueur de la pensée, jointe à l'érudition dont elle est riche, me paraît le signe indubitable que l'œuvre de Barth n'est pas seulement de longue durée quant à sa longueur, quant au labeur imposé à son auteur, à ses traducteurs, et — toute proportion gardée ! — à ses lecteurs, mais aussi quant à sa répercussion dans les temps à venir. On pourra bien réfuter, corriger, nuancer, dépasser les positions prises par le dogmaticien de Bâle, on ne pourra pas en faire abstraction.

La quête de Dieu

En soulignant aussi la portée actuelle et future de l'œuvre de Barth, je cours le risque peut-être de laisser croire qu'il faut y recourir pour « être à la page ». Ce serait lui rendre un douteux service. Il y va, à vrai dire, de bien autre chose. L'étrange exploration à laquelle ce théologien nous convie n'est autre que la rencontre avec le Dieu vivant. Est-il possible de le connaître ? Et comment ? Et où se donne-t-il à nous ? Que signifie et que comporte cette connaissance ?

On peut objecter que ce n'est pas ainsi que Barth présente lui-même la tâche de la dogmatique. Cette dernière ne se confond ni avec la prière, ni avec la prédication, qui est son objet. Mais en poursuivant ce ministère de critique et de vigilance dans l'Eglise, le théologien n'en est pas moins acculé à la prière. « Nous ne faisons que confesser le mystère qui la fonde, quand nous rappelons que la prière est la seule attitude dans laquelle il soit possible de faire de la dogmatique. Nous ne faisons qu'ajouter : la dogmatique n'est possible que comme un acte de foi. » (1er cahier, p. 22).

Mais ce recours à la prière n'est en aucune façon pour Barth un discrédit jeté sur l'effort de la pensée, un prétexte à en fuir les exi-

gences. La théologie est un effort rationnel vers le mystère de Dieu. « Plus cet effort est sérieux, plus aussi il s'applique à mettre en évidence la réalité et la grandeur de ce mystère. Et c'est pourquoi il vaut la peine de s'y consacrer. Croire qu'on puisse le faire en amateur, c'est simplement ne pas savoir ce qu'on dir lorsqu'on parle du mystère de Dieu. » (2me cahier, p. 70).

Aussi ne pouvons-nous trop approuver les éditeurs de la traduction française d'avoir placé en conclusion de leur « Avertissement initial » l'invitation magnifique d'Anselme de Cantorbéry que je ne résiste pas à l'envie de recopier ici : « Et maintenant, pauvre mortel, fuis pour un temps tes occupations et abandonne un peu tes pensées tumultueuses. Rejette les soucis pesants et délaisse tes occupations laborieuses. Occupe-toi un peu de Dieu et repose-toi en lui. Entre dans la cellule de ton âme et exclus-en tout, sauf Dieu et ce qui peut t'aider à le chercher ; et, ayant fermé la porte, cherche-le. »

Louis RUMPF.

¹ Karl Barth. Dogmatique. Premier volume : La doctrine de la Parole de Dieu. Prolégomènes à la dogmatique. (Tome premier et **). Ed. Labor et Fides, Genève 1953.